

Trouver refuge pour soi dans une langue étrangère

Préambule à la rencontre du 19 décembre 2020 avec Jacques RUFF

Parmi trois passants, il y en a forcément un qui peut m'apprendre quelque chose. Cette phrase de Confucius est un des piliers de mon éducation chinoise. Sa signification a désormais quelque chose de nouveau pour moi, et cette nouveauté, je tente de la résumer ainsi : « Apprendre de l'Autre, c'est aussi apprendre de Soi. » Lorsqu'un auteur est invité à discuter avec un groupe de psychanalystes, il s'apprête à parler de sa mère, de son père, de son enfance... Il se laisse emmener sur un terrain plus ou moins connu. En ce qui me concerne, une question m'a traversé l'esprit : « Qu'est-ce qui intéresse mes interlocuteurs, mon écriture, ou seulement mon cas : une Chinoise qui écrit en français ? » C'est avec cette curiosité que j'entre en communication avec les « trois passants » et leurs invités. Grâce à mon écran d'ordinateur, un ami-ennemi qui s'est rendu indispensable durant cette année soumise à une pandémie, j'ai pu enlever mon masque et déconfiner mes paroles et mes pensées pendant un temps donné, un samedi après-midi de décembre, sous un ciel gris.

Dès le début, j'ai été séduite par le regard de tous les participants, car chacun possède une sensibilité particulière, chacun a une approche personnelle dans la lecture de mes textes ; mais le plus touchant pour moi a été leur intention commune : s'ouvrir à un sens poétique qui vient d'ailleurs.

« Écrire dans une langue étrangère, c'est pour dire des choses que je n'arrive pas à dire dans ma langue maternelle. » Aujourd'hui, je me rends compte que j'ai mis très longtemps à trouver le courage d'écrire sur ma famille, sur mon enfance, sur ma propre vie. C'est seulement après le décès de mes parents et celui de mes grands-parents que j'ai pu commencer à raconter leurs vies, nos vies. Mais en français, une langue qu'ils ne comprenaient pas, une écriture qu'ils ne savaient pas lire. « J'ai la conscience tranquille, car je n'ai trahi personne, je n'ai volé l'intimité de personne. » Malgré cette précaution, je ne peux que m'adresser à des lecteurs français, comme si cette langue que j'ai apprise à l'âge de dix-neuf ans me permettait d'être plus libre, plus proche du réel. Cette langue étrangère me libère sans doute de l'auto-censure de ma langue maternelle. Depuis que j'écris et que je publie en français, je suis réellement consciente de l'existence de mon inconscient. Cette sensation-là, je l'ai réalisée au moment où je me suis entendue dire, avec surprise, « Plus j'écris en français, plus je me sens

chinoise. » En effet, la vie de chaque homme est un chemin vers soi-même [...] comme le suggère Hermann Hesse dans *Demian*.

Parler, c'est comme tracer un trait dans le sable. Ecrire, c'est comme graver quelque chose sur la pierre. Publier, c'est comme verser de l'eau sur la terre : personne ne peut ramasser l'eau versée sur la terre, il n'y a que le soleil qui peut la transformer en vapeur pour lui donner une nouvelle forme de vie, c'est peut-être ça, être lu. A part écrire, je ne connais aucun autre moyen pour pénétrer mon for intérieur et y mettre un peu d'ordre : trier, nettoyer, ranger, conserver, sauvegarder et évacuer. (Quant à la parole dans une situation psychanalytique, je la range plutôt du côté de l'écriture.) Ecrire, c'est aussi converser avec la mémoire de son corps. Seule l'écriture peut fixer cette mémoire, seule l'écriture peut la réveiller, la mettre en relief, la rendre fluide, seule l'écriture peut l'immortaliser. Quand j'écris, je décède ce que ma tête a oublié et ce que mon corps a mémorisé. Quand j'écris, j'arrive temporairement à tolérer mes frustrations. Car depuis mon enfance, je vis avec une frustration horrible : j'ai l'impression d'avoir gaspillé une immense quantité de temps - le temps qui file comme de l'eau entre mes doigts. Ecrire, c'est sans doute un moyen de retenir dans le creux de ma main un peu de temps.

Peut-être devrions-nous nous contenter d'affirmer que le passé peut rester conservé dans la vie psychique, qu'il n'est pas nécessairement détruit. (1)

Je suis née en Chine, sous le régime maoïste. Après avoir réussi le concours d'entrée à l'Université de Beijing (BEIDA), j'ai travaillé comme traductrice et journaliste aux Editions des langues étrangères sous la direction du Ministère de la Culture, en tant que fonctionnaire d'Etat. En 1989, les événements dramatiques de la Place Tian An Men m'ont amenée à démissionner de mon travail, à rendre ma carte de presse, à quitter mon pays natal pour m'installer en France. À l'âge de 25 ans, décider de quitter sa famille et son pays, perdre son identité en renonçant à son métier, à sa position sociale et à sa vie confortable, c'est un acte courageux, certes, mais un courage coûteux qui laisse des traces plus traumatisantes que ce que l'on peut imaginer. Je soulignerais en plus les difficultés existentielles rencontrées dans la vie d'une immigrée : la recherche continuelle de sa place au sein de son pays d'accueil, et la culpabilité ressentie vis-à-vis de son pays d'origine, dans mon cas, une Chine en pleine mutation. L'écriture en français est l'un de mes premiers refuges. Le français est une langue que j'ai appelée « ma langue paternelle », dans laquelle j'ai trouvé une forme de liberté, pas seulement d'expression, mais aussi de pensée. Le français est sans doute pour moi un territoire rêvé. Mon rêve français, c'est avant tout le rêve de la langue française, et secondairement le rêve de la France. Parler

français (même dans les rêves), manger français, penser français, respirer français... Tout ça pour arriver à se dire avant de dire le monde. Le français permet-il aussi de faire des ratures sur les douleurs d'une vie antérieure ?

Si j'ai trouvé refuge dans la langue française, cela ne m'a jamais empêchée de naviguer entre les deux langues en tant qu'enseignante de chinois, de me retrouver « bloquée » à la frontière ; en réalité, cet état de « blocage » me place dans l'espace de création d'une nouvelle forme de pensée, d'une nouvelle forme de vie de l'âme. Écrire dans une langue étrangère et enseigner sa langue maternelle, c'est un moyen de se procurer une jouissance rare, celle d'articuler les mots de l'Autre et d'articuler ses propres mots dans l'Autre. Trouver refuge dans la langue de l'Autre, car *Je*, en tant qu'être humain, n'inspire pas que l'air du ciel, *Je* n'expire pas que mon air, *Je* suis obligé d'inspirer et d'expirer aussi l'air de l'Autre. Je suis habitée par le français et j'habite dans le français, pourtant, ma maison est toujours et de plus en plus chinoise. Au ternaire Réel - Symbolique - Imaginaire, ou bien au binaire Yin - Yang, j'ajouterai un élément indispensable que j'appelle tout simplement le Souffle, car à mes yeux, c'est le Souffle qui maintient l'équilibre du vivant, c'est le Souffle qui fait vivre mon écriture, c'est le Souffle qui crée la rencontre des pensées.

GUAN Jian

- Si maman était là, Zonaires Editions, France 2020
- 16 petites histoires chinoises à lire, Ellipses, France 2017
- La pluie de l'aube, Zonaires Editions, France 2016
- La clé de mes songes, L'Harmattan, France 2011
- Je suis une petite barque, Jiang Nan, Chine 2007
- Un rêve à l'intérieur des rêves, Jiang Nan, Chine 2007
- Vivre cachée en France, Editions des Ecrivains, Chine 2006

(1) Sigmund Freud, Le malaise dans la civilisation, Ed. Points, 2010, p.55